

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |



POESIE.

LA MERE ET L'ENFANT.

Quand j'ai grondé mon fils je me cache et je pleure.
 Qui suis-je, pour punir, moi, roseau devant Dieu ?
 Pour devancer le temps qui nous gronde à toute heure,
 Et crie à tous : Prends garde ; il faudra dire adieu !

Mourir avec le poids d'une parole amère ;
 D'une larme d'enfant que l'on a fait couler ;
 Que l'on sent sur son cœur incessamment rouler ;
 Est-ce donc pour ce droit que l'on veut être mère ?

Est-ce donc là le prix des immenses douleurs,
 Dont nous avons payé leurs présence adorée ?
 De ce pas sur la tombe encor toute navrée,
 Dieu ! laissez-nous donc vivre et respirer nos fleurs !

Laissez-nous contempler à deux genoux la tige,
 Qui vent se lever seule et frémit d'obéir ;
 Qui veut sa liberté, son plaisir, doux vertige,
 Tout ce qui naît, mon Dieu tend ses bras au plaisir.

Laissez-nous seulement, ardentes étincelles,
 Ecarter leurs dangers qu'ils aiment, si petits ;
 Si forts à repousser nos forces maternelles,
 De la fierté de l'homme innocens apprentis.

Purifiez un peu ce monde où chaque haleine,
 A l'entour de nos fruits souffle un air plein de feu ;
 Préservez le lait pur dont leur ame était pleine ;
 Alors nous guiderons l'ange par un cheveu.

Beaux anges mutinés qui bravez nos tendresses,
 Dont les jours, dont les nuits tièdes de nos caresses,
 Loin de vos nids plumeux brûlent de s'envoler ;
 Qui les fera plus doux pour vous en consoler ?

La mère, n'est-ce pas un long baiser de l'ame ?
 Un baiser qui jamais ne dit *non* ni *demain* ?
 Faut-il ses jours ? Seigneur ! les voilà dans sa main !
 Prenez-les pour l'enfant de cette heureuse femme.

Enfant ! mot qui peut dire : amour ! ciel ! ou martyr !
 Couronne des berceaux ! auréole d'épouse !
 Saint orgueil ! nœud du sang, éternité jalouse,
 Dieu vous fait trop de pleurs pour vous anéantir.

C'est notre ame en dehors, en robe d'innocence,
 Hélas ! comme la vit ma mère à ma naissance :
 Et si je la contemple avec d'humides yeux,
 C'est que la terre est triste et que l'ame est des cieux

O femmes ! aimez-vous par vos secrets de larmes ;
 Par vos devoirs sans bruit où s'effeuillent vos charmes ;
 Après vos jours d'encens dont j'ai bu la douceur,
 Quand vous aurez souffert, appelez-moi : Ma sœur !



LITTÉRATURE CANADIENNE.

SABRE ET SCALPEL

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.

(Suite et Fin.)

CHAPITRE XIX.



OMME il était à sonder les bords du roc, il entendit la voix de Landau assez rapprochée de lui :

—Jetez moi une corde, disait-il, je crois que nous sommes sur la voie d'une découverte.

—Vous n'êtes pas blessé, au moins ? dit Laurens.

—Pas une égratignure.

—C'est bien, attendez un instant.

Laurens détacha une forte ficelle qu'il avait enroulée autour du bras. Il la fixa solidement à un arbuste au bord de l'ouverture, puis se mit à descendre.

Au bout d'une trentaine de pieds, il toucha sur un plateau où Landau se tenait lui-même.

Après avoir allumé une lanterne sourde, il reconnut que ce plateau était bien le fond du puits, formé d'un sable fin et d'une circonférence de dix ou quinze verges.

Landau était heureusement tombé sur les pieds, et n'avait reçu aucune contusion sérieuse. En examinant les lieux, dans un des angles du puits, les deux hommes découvrirent une ouverture haute d'environ trois pieds, et par laquelle il venait un air frais.

Ils y pénétrèrent, et, au bout de quelques pas, débouchèrent dans un couloir assez vaste qui paraissait s'étendre à une assez grande distance.

—Avant de vous engager plus loin, dit Laurens, allons avertir le reste de nos gens qu'une absence trop longue pourrait inquiéter.

Laurens remonta au haut du puits et alla chercher la petite troupe qu'il établit derrière un bouquet d'arbres avec ordre de faire bonne garde, mais de se tenir constamment hors de vue.

Il prit deux hommes avec lui et redescendit dans le puits, où Landau l'attendait.

Les quatre hommes, ayant alors ôté leurs bottes et chaussé des mocassins, allumèrent une seconde lanterne et s'engagèrent dans le couloir.

Un air humide les frappait au visage, indiquant qu'il y avait une seconde issue.

Laurens et les compagnons marchaient avec précaution, calculant chacun de leurs pas et faisant le moins de bruit possible.

Ils gravissaient d'ailleurs une pente assez rapide par un chemin encombré de quartier de roc et dans une atmosphère suffocante.

Après une demi-heure environ de cette marche pénible, Landau qui tenait les devants crut entendre un bruit de voix.

Il s'arrêta pour écouter et fit un signe aux autres qui restèrent immobiles.

Des bruits sourds montaient jusqu'à eux, et, de temps à autre quelques paroles dont il était impossible de saisir le sens.

—Nous les tenons, dit Landau à voix basse. Attendez-moi un instant ici, je vais aller reconnaître les lieux.

Il continua à ramper pendant une trentaine de pas, au bout desquels il arriva à l'ouverture qui donnait sur la caverne. Cette ouverture débouchant à une vingtaine de pieds du sol de la plus grande caverne, avait un diamètre d'environ trois pieds et était dissimulée par une suite d'anfractuosités profondes et obscures, de sorte qu'à moins d'un hasard extraordinaire, il était impossible de l'apercevoir d'en bas.

Landau, cependant, pouvait tout à son aise examiner l'intérieur de la grotte et le spectacle qui s'offrit à ses regards avait de quoi le frapper.

Une quinzaine de brigands, du milieu desquels se détachaient les honnêtes figures de Beppo et de Luron—étaient assis sur le sable, fourbissant leurs armes et aiguisant d'énormes coutelas. De temps à autre la longue et maigre silhouette de Gilles Peyron apparaissait au milieu des bandits. Il donnait des ordres à voix précipitée et distribuait quelques rasades reçues avec des grognements de plaisir.

Beppo, suivant sa louable habitude, avait déjà la figure fort enluminée.

Quand Landau les eût contemplés pendant quelques instants, il revint sur ses pas, et amena Laurens qui n'en pouvait presque pas croire ses yeux.

— Mes amis, dit-il, c'est la Providence qui nous a conduits à la découverte de ce passage ; maintenant la victoire est à nous. Allons avertir nos compagnons et concerter un plan d'attaque.

CHAPITRE XX.

Après être sorti du couloir, Laurens envoya un messenger à Maximus et à Duroquois pour leur rendre compte de la découverte et leur dire de se maintenir au poste au cas où les assiégés tenteraient une sortie.

Le détachement de Laurens se composait de vingt hommes.

Il en laissa cinq sous le fourré pour garder l'entrée du puits, et s'engagea dans le couloir avec les quinze autres.

Ils étaient pourvus de munitions abondantes, et chacun portait une longue corde enroulée au bras, pour opérer la descente dans la caverne, s'il y avait lieu.

La marche fut moins pénible que la première fois, à cause de la connaissance des lieux que Landeau et Laurens avaient déjà.

En peu de temps la petite troupe fut à vingt pas de l'ouverture, où Laurens ordonna qu'on fit halte et recommanda le silence le plus absolu, dans la crainte d'attirer l'attention des assiégés.

Il s'avança ensuite avec Landeau pour reconnaître l'intérieur.

Evidemment on n'avait pas découvert leur présence, car la grande caverne était maintenant déserte et il ne s'y faisait pas le moindre bruit, excepté que de temps à autre on entendait l'écho d'un ordre répété dans les cavernes adjoignantes.

En face de ce silence, Laurens eut une idée, extravagante à première vue, mais qu'il communiqua de suite à Landau.

— Nous sommes seize, dit-il, et bien armés ; nos ennemis ne doivent pas être beaucoup plus nombreux que nous. Ils ne soupçonnent pas notre approche. Que diriez-vous d'une descente ? Cette caverne est la plus vaste de toutes et si la description que vous m'avez faite des autres est exacte, nous aurons l'avantage de la position et je crois que nous aurons raison d'eux.

Landau réfléchit un instant. Ce n'est pas qu'il fût lâche ; mais le plan de Laurens était tellement hardi qu'il l'étonna tout d'abord.

— A la fin, dit-il je crois que vous avez raison. Fichtre ! ce sera un beau coup, et pourvu que vous puissiez compter sur vos hommes !...

— Quant à cela j'en réponds, dit Gustave, il me suivront partout ; ce sont de solides gaillards choisis dans le bataillon d'un officier de mes amis.

— Dans ce cas là, tope ! ça y est.

Laurens retourna vers les hommes et leur communiqua son plan qui fut reçu avec enthousiasme.

Il s'agissait maintenant d'opérer une descente sans éveiller l'attention des assiégés ; situation difficile, si l'on considère qu'un seul homme pouvait s'y glisser à la fois et qu'il suffisait du moindre bruit pour attirer quelqu'un de ce côté et les mettre dans un péril presque imminent.

Heureusement que l'une des fissures, au sommet de laquelle se trouvait l'ouverture, s'étendait jus-

qu'en bas et produisait une demi-obscurité propre à les dissimuler un peu.

Quoi qu'il en soit l'affaire fut résolue. Deux cordes furent déroulées et Laurens descendit le premier. En moins de cinq minutes les quinze autres le suivirent.

Ils étaient à se ranger en demi-cercle sur le flanc de la caverne entre les deux issues latérales lorsque le coutelas d'un des hommes, en frappant sur le roc, rendit un bruit sec.

La longue figure de Gilles se montra immédiatement dans le couloir.

Il se rejeta vivement en arrière et poussa le cri d'alarme.

Aussitôt Pétrini qui était dans la seconde grotte s'élança en avant suivi de cinq ou six bandits, pendant que ceux qui étaient dans le couloir, avertis par Gilles, se portaient vivement vers l'ouverture intérieure.

A l'aspect de Laurens et de ses hommes, le fusil à l'épaule, Pétrini resta un instant comme frappé de stupeur. Il crut d'abord à une trahison ; mais voyant ses propres soldats avec Gilles occuper l'entrée du couloir, il fut tenté de croire au miracle.

La voix de Laurens cependant le tira bien vite de cet état.

— Nous ne sommes pas venus pour vous égorger, dit ce dernier, en s'adressant à Pétrini ; rendez-vous et remettez nous la jeune fille que vous avez enlevée ; il ne vous sera fait aucun mal ; bien plus, nous vous laisserons partir et échapper à la loi qui vous attend.

Pétrini se redressa de toute sa hauteur. — Et qui êtes-vous donc, cria-t-il, pour venir m'humilier ainsi ?

Vous nous parlez de nous rendre, et vous nous offrez même un généreux pardon ! Eh ! bien voici ma réponse : Feu partout ! vous autres !

En disant ces mots il leva son pistolet et pressa la détente ; la balle vint s'aplatir sur le roc à deux pouces de la tête de Laurens.

Ceux de ses hommes qui étaient en position déchargèrent en même temps leurs armes, pendant que la petite troupe de Laurens en faisait autant.

Ce fut le signal de la bataille. Ils se ruèrent pêle mèle les uns sur les autres avec des cris épouvantables.

C'était un spectacle sublime et horrible à la fois que cette poignée d'hommes s'attaquant, se meurtrissant, se déchirant à cent pieds sous terre dans une caverne de pierre éclairée seulement par la lueur fantastique des torches qui fumaient sur les murailles.

Ils se battaient comme des déchainés. Quand toutes les armes à feu furent déchargées, les uns s'en servirent en guise de massue, les autres tirèrent leurs coutelas et ce fut alors une mêlée terrible où les chairs se taillaient, où le sang coulait dans l'ombre ; un combat de tigres plutôt qu'un combat d'êtres humains, entrecoupé par des exclamations de rage, des cris de douleur et des râlements de mort.

Cela durait depuis longtemps. Assiégeants et assiégés roulaient les uns sur les autres, se frappant aux murailles, se tordant sur le sable et s'étreignant dans les crevasses.

A la fin Pétrini, se sentant fortement pressé par Laurens, se mit à reculer vers la dernière caverne. Il avait reçu plusieurs blessures et se sentait faiblir. Le sang de Laurens coulait aussi ; mais son ardeur l'emportait et une soif de vengeance qui s'était tout-à-coup développée chez lui, le mettait au-dessus de toute autre sensation.

— « Viens la prendre ! » m'as-tu dit, criait-il à Giacomo, eh ! bien, je viens ! je viens ! !

C'était un beau combat que celui de ces deux hommes. La noblesse des instincts, la sainteté du dévouement d'un côté ; de l'autre les appétits sanguinaires surexcités par une lubrique passion.

Ils allaient se saisir corps à corps quand, tout-à-coup la tenture qui fermait la porte de la troisième caverne se souleva et la figure d'Ernestine, pâle, défaite, presque mourante se dressa devant eux.

Laurens, qui avait la figure tournée de ce côté, fut le premier à l'apercevoir.

Il resta frappé comme devant l'apparition d'un spectre, mais son saisissement ne fut pas de longue durée. Il se rua avec une violence fébrile sur Pettrini qui fut renversé du choc.

En s'écrasant l'Italien aperçut Ernestine que ses dernières forces venaient d'abandonner et qui tombait lourdement en arrière.

Il eut comme une crispation de rage, et, d'un effort prodigieux, il se dégagea de l'étreinte de Laurens, saisit son coutelas et le brandissant d'un air égaré.

— Puisque tu veux l'avoir, dit-il, viens donc prendre son cadavre ! Et, prompt comme la pensée, il abaissa son coutelas qu'il plongea jusqu'au manche dans le sein de la jeune fille.

Ce fut son dernier crime. Laurens tomba sur lui en rugissant, et d'un coup terrible il lui ouvrit le crâne.

A ce moment le combat faisait rage dans la grande caverne et les chances se balançaient également, quand, tout-à-coup, un incident inattendu vint changer la face des choses.

De la fissure qui servait de cheminée retentit un coup de feu qui fit rouler sur le sable un des brigands de Pétrini. C'était le brave Duroquois qui entendait la fusillade, et inquiet sur le sort de ses amis, avait entrepris avec deux de ses hommes, la descente de l'entonnoir, pour venir voir ce qui se passait.

De ce moment, la victoire ne fut plus douteuse.

Ceux des brigands qui restaient, écrasés par ce renfort inattendu, cessèrent de se défendre et demandèrent quartier.

On les lia solidement et les vainqueurs se comptèrent. Six étaient morts et tous les autres plus ou moins blessés.

De l'autre côté, il y avait dix morts et le reste était fort maltraité.

Gilles Peyron, horriblement mutilé, dormait de son dernier sommeil dans un coin de la caverne, pendant que Beppo, fidèle à son caractère jusqu'au dernier moment, était écrasé sous un baril d'eau de vie.

Laurens était évanoui près du cadavre de Pétrini.

Landau poussa un cri de douleur à la vue d'Ernestine, dont la figure décolorée, présentait toutes les apparences de la mort.

Il s'approcha d'elle, cependant, et reconnut avec bonheur qu'elle n'était qu'évanouie.

Le poignard de Pétrini avait glissé sur une médaille en argent que la jeune fille portait constamment sur elle et n'avait fait qu'une blessure sans gravité dans les chairs extérieures.

Au moment où Landau déposait Ernestine sur le lit dans la grotte du fond, la vieille Régine qui pendant toute la bataille avait fumé tranquillement sa pipe dans une crevasse du roc, se présenta à lui.

— Laisse-moi faire, Jacques dit-elle, j'entends mieux cela que toi et je me charge de la faire revenir.

Landau qui connaissait la vieille de longue date, s'éloigna aussitôt, et, après avoir laissé Laurens au soins de l'un des soldats, il s'élança vers la plate-forme pour aller annoncer la nouvelle à Maximus.

EPILOGUE.

Un mois après, vers neuf heures du matin, Laurens en tenue de voyage était à cheval devant le château.

Sur le perron, notre brave Maximus, tout regailardi, entourait de son bras la tête d'Ernestine.

La jeune fille avait repris ses fraîches couleurs et un sourire joyeux éclairait sa figure.

Céleste était étendu dans un fauteuil pendant que Duroquois gazouillait tendrement à ses pieds.

— Comme cela, dit Maximus en s'adressant au jeune homme, c'est une affaire entendue et décidée ; nous vous attendons dans trois semaines au plus. Vous savez que nous avons hâte, dépêchez-vous. N'est-ce pas, Ernestine ?

La jeune fille devint rouge comme une cerise.

— Vous ne pouvez pas être plus impatient que moi, dit Laurens ; dans trois semaines au plus tard.

— Allons, brigand, saurez-vous, dit Maximus, et revenez-nous bien vite. J'ai encore mes droits et j'embrasse pour vous votre fiancée.

Le bonhomme appliqua un baiser résonnant sur la joue d'Ernestine qui se jeta en pleurant dans ses bras.

— Ne craignez pas, dit Maximus, je la connais, ce sont des larmes de bonheur.

Laurens souleva son chapeau et s'éloigna dans l'avenue au galop de sa monture pendant que la jeune fille agitait son mouchoir jusqu'à ce qu'il eût disparu dans le lointain.

— Nom d'un nom, dit Duroquois en se levant, je serai le parrain de son premier.

— Chut ! dit Maximus en montrant Ernestine. Rentrions continua-t-il en s'adressant à la jeune fille ; et vous, Duroquois, attention à votre cœur, car nous pourrions bien faire deux mariages au lieu d'un.

Céleste essaya de rougir, pendant que Duroquois tout confus repit sa position et se remit à roucouler aux pieds de la vieille fille.

Evidemment Maximus n'avait pas tort et pour cette fois du moins il put se vanter d'être un peu prophète.

NAPOLÉON LEGENDRE.

FIN.

LES FRÈRES TÈNEBRES.

(Suite.)

Le préfet de police ne prenait pas même la peine de cacher sa mauvaise humeur ; il était un peu jaloux du baron et trouvait malséant que l'on pût préférer à ses troupes éprouvées je ne sais quelles milices venant d'un petit pays qu'il eût couvert avec son pouce sur le planisphère.

Que ce soit dans un noble salon ou le long des trottoirs d'une rue boueuse, ces rumeurs se répandent avec une magique rapidité. Cinq minutes après, on savait, sur les bancs réservés et jusque dans les moindres recoins, les circonstances du vol audacieux commis par les frères Ténébres. On ne doutait point que ce ne fussent les frères Ténébres. La gloire des frères Ténébre, bien préparée par le récit de l'Allemand, était restée néanmoins sous le boisseau, tant que la corde sensible de l'égoïsme commun n'avait point été touchée. Souvenez-vous du saut immense que fit dans l'échelle de la renommée cet autre démon, le choléra-morbus, rien qu'en franchissant les limites du département de la Seine ! La différence est grande entre un fléau à l'état de *curiosité* et un fléau vivant, présent, menaçant. M. le baron d'Altenheimer avait eu beau dire : *les frères Ténébre sont à Paris* ; les paroles ne valent pas les faits, et l'incendie n'arrache un cri que si l'on en voit au moins la fumée. Les frères Ténébres affirmaient leur présence par un vol "invraisemblable," selon la propre expression de M. le préfet. A la bonne heure ! Ce baron allemand grandissait du même coup dans l'opinion générale. Il s'établissait une corrélation naturelle entre lui et ces superbes bandits, dont il était l'Homère. Beaucoup parmi ces dames trouvaient désormais quelque chose d'intéressant—et d'étrange—dans cette grande figure blême, mal attachée sur ces disgracieuses épaules.

L'intérêt devait aller plus loin que cela. Pendant qu'on faisait cercle autour des deux prélats, causant avec le préfet de police, un domestique entra et remit une lettre à M. le baron. Ce domestique portait une livrée inconnue. M. le baron prit connaissance de la lettre discrètement et hocha la tête d'un air soucieux en échangeant quelques paroles avec son frère ; puis il traversa, de son pas grave et lourd, toute la largeur du salon et vint droit à l'archevêque de Paris.

—Monseigneur, lui dit-il, je n'avais pas besoin, pour souhaiter d'être introduit près de Votre Grandeur, d'un motif autre que la vénération dont je fais profession pour votre personne, et néanmoins j'avais un autre motif. Je savais que les frères Ténébres devaient venir dans votre château archiepiscopal, ce soir.

Il y eut un grand silence autour de l'archevêque qui pâlit légèrement.

—Ils ne trouveront pas ici la galerie de Condé, murmura-t-il pourtant avec un sourire.

—Ils y trouveront, repartit le baron, une personne qu'il est de leur intérêt d'approcher..... et ils savent en outre que Mgr l'évêque d'Hermopolis doit faire un sermon et une quête en faveur des chrétiens de terre sainte.

—On peut remettre la partie, dit M. Frayssinous.

—Je conjure à genoux Vos Excellences de n'en rien faire ! s'écria M. d'Altenheimer, et je commence par leur engager ma parole d'honneur que ni l'illustre maître de cette maison ni ses hôtes n'ont absolument rien à redouter. J'ai des hommes à moi tout autour du château, et vingt-cinq gendarmes de la brigade de Bercy attendent la permission de monseigneur pour franchir la grille de son parc.....

—A mon insu !..... s'écria le préfet de police.

—Ils ont marché sur l'ordre écrit de M. le ministre de l'intérieur, dit le baron en tirant à moitié, de la poche latérale de son frac, un large pli ministériel.

Le préfet l'arrêta du geste et poursuivit, non sans quelque dépit :

—C'est parfait..... c'est au mieux !..... Du moment qu'on peut se passer de moi.....

—Illustre collègue, repartit M. d'Altenheimer en lui pressant les deux mains et d'un ton pénétré, si toutefois je puis employer ce mot vis-à-vis d'un homme tel que vous, nous livrons ici une bataille désespérée, et je vous supplie de ne me point retirer votre aide. Si une fois les frères Ténébre passent le détroit et vont se perdre dans cette Forêt-Noire qu'on appelle Londres, il faudra renoncer à les poursuivre. Ai-je commis quelque faute contre l'étiquette ou négligé quelque formalité hiérarchique ? Pardonnez-moi, respectable monsieur ; je suis un étranger ; mon souverain m'a chargé d'une mission bien difficile ; je fais de mon mieux.....

Il avait presque des larmes dans la voix, cet honnête conseiller privé. Les deux prélats crurent qu'il était de leur devoir d'adresser au préfet quelques paroles conciliatrices. L'assistance, incroyablement émue à l'idée du drame qui allait peut-être se dénouer sous ses yeux, agitée par mille impressions diverses, la crainte, la curiosité, l'attente, donnait tout bas son avis. Tout ce beau et noble monde se trouvait induit, à son insu, mais non pas malgré lui, à faire office de l'appât qu'on met au fond de la ratière. Cet office a un nom dans le langage des voleurs qui a déteint un peu sur la langue des honnêtes gens : un nom vil et détesté ; nous ne l'écrivons pas, parce que chacun le connaît.

Mais quel plaisir pour les enfants de jouer au brigand sous les grands maronniers des Tuileries ! Nous sommes tous un peu des enfants montés en graine : témoin le succès qu'a reconquis, dans ces dernières années, ce naïf plaisir de la comédie bourgeoise. On aime à se travestir ; on aime à revêtir

la defroque d'autrui, usavoir : l'âne toujours la peau du lion, et le lion parfois la peau de l'âne.....

Et puis, la joie d'être pour un peu dans quelque chose que ce soit ! La joie de quitter, ne fût-ce qu'un instant, ce rôle abhorré de simple spectateur ! Il y a eu, méditez cela, des conspirations, de graves et terribles conspirations qui n'avaient pas d'autre origine.

Nous pourrions faire entrer encore en ligne de compte cette allégresse pure qui saisit tout être humain à la pensée d'une escapade, et qui grandit en raison directe de la hauteur de l'échelon social où s'assied celui qui va cabrioler en pleine espièglerie : un roi ne fait-il pas l'école buissonnière avec mille fois plus de plaisir qu'un écolier ?

Mais c'est assez de précautions pour dire que, ce soir, au château de Mgr l'archevêque de Paris, tout le monde était un peu de la police. Soyons franc : tout le monde en était beaucoup, à l'exception de M. le préfet lui-même, qui songeait à donner sa démission. Ducs et princesses, jolies dames et charmantes demoiselles, saints prélats, pairs de France et fils des croisés se surprenaient à jouer de tout leur cœur la comédie de l'alguazil. Le concert avait tort ; il s'agissait bien de musique ! Quel déguisement allaient prendre ces deux hardis coquins pour entrer chez l'archevêque ? Par quel trou de serrure allaient-ils s'introduire ? Il y avait des marquises d'imagination qui voyaient déjà le chevalier Ténèbre en cardinal, et le frère Ange, le vampire, en jeune chanoinesse allemande.....

Ce baron d'Altenheimer était décidément un homme habile, car il devina le sentiment commun et l'exploita aussitôt.

— Illustres personnes, reprit le baron en adressant à la ronde un regard tout plein de prières, je puis dire que mon sort est entre vos mains. Je vous ai confié mon secret de moi-même et sans y être forcé. Soyez donc avec moi dans une œuvre qui a son importance et sa grandeur, puisque notre victoire peut sauver la fortune de bien des familles et la vie d'un grand nombre de chrétiens. Veillez : je puis affirmer qu'avant une heure les frères Ténèbres seront ici. Comptez-vous alors, et cherchez le visage étranger parmi les figures connues et amies. Souvenez-vous que le cercle de leur travestissement est borné par leur nature physique : un grand, un petit, à peu près dans le rapport de taille qui existe entre mon bien-aimé frère et moi : cela peut donner un vieillard et un jeune homme, un mari et sa femme, un père et sa fille...

Comme il prononçait ces derniers mots, la porte située derrière l'orchestre s'ouvrit à deux battants. Une jeune fille habillée de blanc, conduite par un vieillard de haute taille, parut sur l'estrade, et leur aspect fit courir un long frémissement dans l'assemblée.

VI.—O FONS AMORIS !

La jeune fille était M^{lle} d'Arnheim, la protégée de M^{sr} l'archevêque, qui ne voulait pas gagner quarante mille francs au théâtre ; le vieillard était M. d'Arnheim. Si M^{me} la princesse avait regardé en ce moment du côté de l'embrasure où se tenait son fils, M. le marquis Gaston de Lorgères, elle aurait été très-certainement frappée du changement qui

venait de s'opérer dans sa physionomie. Gaston de Lorgères était, nous l'avons dit, un fort beau jeune homme, d'apparence trop timide et même un peu éteinte. Sa mère, qui l'aimait à la folie, avait néanmoins quelques doutes sur la portée de son intelligence. Elle voyait toujours en lui un enfant et s'étonnait que l'étincelle de la virilité n'eût point encore jailli de cette paisible adolescence qui semblait se prolonger bien au-delà de la vingtième année. Beaucoup de maris, dit-on, ne savent pas le premier mot du cœur de leurs femmes ; on peut ajouter que beaucoup de mères essayent en vain de déchiffrer l'âme de leur fils : livre ouvert sous leurs yeux. Ce ne sont pas ordinairement les moins douées sous le rapport intellectuel. La mère de l'ouvrier connaît toujours son Charles ou son Jean-Marie, mais il arrive que M^{me} la duchesse puisse ignorer M. le comte ou M. le marquis.

Ce qui eût étonné M^{me} la princesse de Montfort en ce moment, c'était justement l'étincelle qui jaillissait, la vie qui naissait, la passion qui perçait, M. le marquis était toujours pâle, mais c'était une autre pâleur ; ses grands yeux noirs n'avaient point perdu leur timidité, mais entre ses paupières demi-closes un éclair glissait. La statue était de chair et d'os à cette heure, et il y avait une âme dans ce marbre.

Cette flamme qui passait entre les longs cils de Gaston allait vers un but : son regard était rivé à la jeune fille en robe blanche qui venait de paraître sur l'estrade.

Mgr. de Paris avait dit, en parlant d'elle : « Mon angélique protégée. » Mgr de Paris n'avait pas trop dit. L'admirable oval de ce visage, encadré dans une rayonnant, chevelure blonde, rappelait en effet les suaves profils que l'imagination des maîtres du pinceau a prêtés aux envoyés célestes. Elle paraissait avoir dix-huit ans tout au plus. Ses regards limpides et doux avaient comme un voile de mélancolie. Elle était belle comme un rêve de Raphaël...

Ah ça ! la fantaisie a cependant des bornes ! Se pouvait-il que cette tête séraphique appartint réellement à frère Ange Ténèbre le vampire ? Nous parlons ainsi, parce que cette pensée donnait la fièvre aux trois quarts de l'assemblée. Tout le monde avait mesuré d'un coup d'œil le rapport existant entre la statue de M. le baron d'Altenheimer et celle de son jeune frère, monsignor Bénédict. Le rapport était à peu de chose près le même entre cette adorable fille et le vieillard qui l'accompagnait.

Les dernières paroles du baron, dénonçant les déguisements possibles des frères Ténèbres, avait été : *Un père et sa fille*, et voilà que justement, par un véritable coup de théâtre, une fille entrait en scène avec son père !

Notez bien que ces frères Ténèbres étaient capables de tout. Le vampire n'avait-il pas joué à Stuttgart le rôle de l'infante d'Espagne ? Cinquante regards interrogeaient avidement le baron d'Altenheimer, qui avait repris sa place auprès de la porte d'entrée, et aussi monsignor Bénédict, debout à ses côtés. Mais M. le baron restait impassible, et monsignor Bénédict gardait aux lèvres son plus mielleux sourire.

(A continuer.)

ANAGRAMME.

André Rudiger, médecin à Leipsick, s'avisait, étant au collège, de faire l'anagramme de son nom en latin : il trouva de la manière la plus exacte dans *Andreas Rudigerus* ces mots, *arare rus Dei dignus*, qui veulent dire : *digne de labourer le champ de Dieu*. Il conclut de là que sa vocation était pour l'état ecclésiastique, et se mit à étudier la théologie. Peu de temps après cette belle découverte, il devint précepteur des enfants du célèbre Thomasius. Ce savant lui dit un jour qu'il ferait mieux son chemin en se tournant du côté de la médecine. Rudiger avoua que naturellement il avait plus de goût et d'inclination pour cette science ; mais qu'ayant regardé l'anagramme de son nom comme une vocation divine, il n'avait pas osé passer outre. "Que vous êtes simple ! lui dit Thomasius, c'est justement l'anagramme de votre nom qui vous appelle à la médecine. *Rus Dei*, n'est-ce pas le cimetière, et qui le laboure mieux que les médecins ?" Rudiger ne put résister à cet argument, et se fit médecin.

(Panckoucke.)

Le père Proust et le père d'Orléans, tous deux jésuites, s'amusaient à tirer mutuellement de leurs noms des anagrammes satiriques. Le P. Proust, ayant trouvé l'*Asne d'or* dans le nom de son confrère, le défia de lui rendre la pareille, attendu la brièveté de son nom. Le P. d'Orléans en vint cependant à bout, et lui fit voir que *pur sot* se trouvait tout entier dans Proust.

(Idem.)

Quelqu'un ayant envoyé à Claude Ménétrier l'anagramme de son nom, dans lequel il avait trouvé *miracle de la nature*, cet écrivain lui répondit :

Je ne prends pas pour un oracle
Ce que mon nom vous a fait prononcer.
Puisque pour en faire un miracle
Il a fallu le renverser.

(Ann. litt., 1758.)

Un homme de Marseille ayant passé trois jours à rêver comment il ferait l'anagramme d'un de ses amis nommé *César l'Empereur*, ne put trouver autre chose que *l'empereur César*.

(Gén. de la langue française.)

Un monsieur de Vienne, qui s'appelait Jean, était bien empêché à faire sa propre anagramme. Le roi le trouva par hasard à cette occupation : "Eh bien, dit-il, il n'y a rien de plus aisé : Jean de Vienne devienne Jean."

(Tallemant des Réaux, *Historiettes*.)

Le carme Pierre de Saint-Louis, si connu par son ridicule poème sur la *Magdelaine*, avait anagrammatisé les noms de tous les papes, des empereurs, des rois de France, des généraux de son ordre et de presque tous les saints, car il croyait fermement trouver la destinée des hommes dans leurs noms

Dans une fête donnée à la fin du dix-septième siècle, par l'illustre famille polonaise des Leczinski, à l'un de ses membres, le jeune Stanislas, qui revenait de lointains voyages, on fit un usage assez ingénieux de l'anagramme.—Les ballets furent exécutés par treize danseurs, qui portaient chacun un bouclier sur lequel était gravée en caractères d'or l'une des treize lettres des deux mots : *Lescinia Domus* (maison de Leczinski). A la fin de chaque ballet, les danseurs se rangèrent de telle sorte, que leurs boucliers formèrent successivement des anagrammes flatteuses pour Stanislas.

Terminons en donnant les anagrammes de quelques personnages célèbres :

Pierre de Ronsard, *Rose de Pindare*.Mario Touchet, *je charme tout*.Frère Jacques-Clément, *c'est l'enfer qui m'a créé*.Pierre Coton, *perce ton roi*.Louis XIII, roi de France et de Navarre, *roi très-rare, estimé dieu de la fauconnerie*.—Ce prince était, en effet, grand chasseur.Louis quatorzième, roi de France et de Navarre, *va, Dieu confondra l'armée qui osera te résister*.Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, *mariée au roi très-chrétien*.Verniettes (nom qu'avait pris d'abord J. B. Rousseau, qui rougissait d'avoir un cordonnier pour père), *tu te renies*.Napoléon, empereur des Français, *un pape serf a sacré le noir démon*.(L. Lalanne, *Curiosit, littér.*)

DÉFAUT DE PRONONCIATION.

Un acteur jouait dernièrement certain mélodrame palpitant d'intérêt.

Il y avait un duel. Son adversaire se trouvait posséder, comme lui, le secret d'un coup terrible.

A cette vue, l'acteur, furieux, devait s'écrier ;

Tierce !... ma botte secrète !

Mais il avait un léger défaut de prononciation, si bien que toute la salle entendit :

Pierre !... ma botte se crève !

Et Pierre, c'était justement le nom du garçon d'accessoires, lui cria de la coulisse :

"Ça ne fait rien, y en a une autre paire !..."

LE PATINS ET LES PATINEURS.

Grâce à l'extrême amabilité de Lord et Lady Dufferin, nous allons avoir bientôt un Concours de patineurs, certes, le Canada renferme des artistes sur le patin et nous pourrions compter sur une belle séance. N'est-ce pas le temps d'accorder au patin toute l'attention qu'il mérite ?

L'inventeur du patin est inconnu. Elle est évanouie la gloire de celui qui, le premier, chaussa le "cothurne d'eau," et, pour voler sur la glace, se riva des "ailes aux pieds," comme disent les poètes du Nord en parlant du patin. C'est que le patin a existé de tout temps : de tout temps, l'hiver a alterné l'été, le froid a chassé les chaleurs solaires, les eaux mobiles se sont glacées, et, pour marcher sur la glace, il a fallu s'aider du patin.

L'invention du patin a donc répondu d'abord à un besoin, à une nécessité. Dans le Nord, où la glace est permanente, dans les contrées boréales où le sol est sans cesse encombré de neiges, il a bien fallu que, pour la nourriture, les vêtements, l'industrie, les relations de trafic, d'amitié ou d'agrément, on composât avec l'ennemi.

Le patinage a d'abord été commercial.

Les laitiers frisons, pour transporter leur beurre et la crème chez les pratiques disséminées au loin dans tout l'horizon, partent chaque matin de leur ferme, équilibrent leur marchandise devant et derrière sur leurs épaules, et vont ainsi d'un client à l'autre, de la ferme à la ville, de l'étable au marché, toujours courant un train de poste.

Les courtiers et les marchands des pays livrés à des neiges constantes et à des glaces éternelles recourent aussi au patin ; et le patin en les contraignant à un exercice salubre, leur sert à la fois de cheval de course et de calorifère.

Dans toutes les contrées du Nord, le patin est d'un usage général, inévitable. Les glaces succèdent aux glaces ; on y patine sans cesse ; l'exercice engendre l'habileté, et le patin y est devenu un plaisir, un art. Il faut voir avec quelle habileté les indigènes du Kamtchatka dirigent, à travers mille dangers, leurs traîneaux rapides ; il faut les voir, surtout, plantés sur leurs longues et étroites sandales de bois, bravant les neiges aveuglantes, et, comme une balle, s'élançant à travers les tourbillons où, sans leur vélocé patin, ils eussent été enveloppés et auraient péri.

En Laponie, en Suède, en Norwège, ce que l'on obtient du patin tient du miracle. Dans ces contrées, le patin est surtout destiné à se diriger à travers les neiges, et se nomme *skie*. En Norwège, pendant les trois quarts de l'année, le sol est caché sous une couche de neige, épaisse souvent de plus de dix pieds. Alors, toutes les voies de communication, excepté les chemins battus, seraient fermées si les habitants de ces contrées ne se servaient de patins. Aussi l'art de patiner qui, dans des contrées moins

froides, n'est qu'un amusement ou, tout au plus, un exercice gymnastique, est-il de nécessité impérieuse dans la vie de tout Norwégien. Ordinairement, c'est au jour de dégel que la neige tombe et s'entasse sur la terre, et le premier froid qui survient en tapisse toute la surface d'une écree de glace trop faible pour soutenir un cheval, mais qu'un homme armé de patins peut sillonner sans crainte, dans tous les sens, avec une rapidité étonnante. C'est de cette manière que le Norwégien fait la chasse, qu'il va dans la forêt pour ramasser du bois et qu'il se rend aux villes éloignées pour y chercher les provisions qui lui manquent dans son hameau isolé.

Le gouvernement a même jugé nécessaire de faire adopter l'usage du patin à un régiment particulier de son armée qui, pour ce motif, porte le nom de régiment patineurs. Les soldats, pourvus de patins extrêmement longs, gravissent les montagnes les plus élevées, en descendent avec facilité, traversent les lacs et les rivières, s'arrêtent en un clin d'œil, au milieu de la course la plus rapide, font l'exercice avec l'arme blanche et l'arme à feu, soit en courant, soit en restant en place, et exécutent mille évolutions avec une agilité qui étonne l'œil du spectateur. Ce régiment est composé de quatre compagnies. Les patins des soldats sont armés de deux morceaux minces et effilés de bois de sapin : les bouts de devant sont un peu courbés et retroussés en l'air. Le patin du pied gauche est insensiblement plus court que celui du pied droit, et tous les deux sont assujettis au pied avec des cordons de cuir. Un fusil léger, suspendu à l'épaule par une courroie, et une épée-poignard sont les seules armes de ce régiment ; mais chaque soldat est en outre muni d'un bâton ferré long de sept pieds, ressemblant parfaitement au bâton dont on se sert en Suisse pour visiter les glaciers. C'est à l'aide de ce bâton qu'ils se mettent en mouvement, accélèrent ou ralentissent leur course, et se tiennent en équilibre ; lorsqu'ils veulent s'arrêter, ils l'enfoncent profondément dans la neige, et, en faisant face, ils s'en servent comme d'un point d'appui.

La Frise est inhabitable par toute personne qui ignore l'art de patiner. Les Frisons patinent plus souvent qu'ils ne marchent, et ils excellent dans ce gymnase qui leur est indispensable, puisque leurs canaux restent gelés plus des trois quarts de l'année. Le bambin frison se tient à peine sur ses jambes qu'on le chaussé de la semelle à lames, et on le lance sur la glace ; à dix ans, un Frison est déjà un habile patineur, mais il n'est devenu vraiment artiste qu'entre vingt et trente. C'est alors qu'on voit ces Frisons, si lourds, si indolents dans la vie triviale de chaque jour, se transformer dès qu'ils ont chaussé le patin, et devenir agiles, gracieux, et aussi vites sur la glace qu'un oiseau fin voilier dans les airs.

La vitesse ordinaire d'un bon patineur frison est double de celle d'une voiture attelée de deux chevaux de poste, et, en deux heures et demie, trois heures au plus, il lui est facile de parcourir une distance de 50 milles.

Les Viennois sont des patineurs déterminés. Les déversoirs du Danube, les lagunes qui entourent le

Prater sont le théâtre de patinages vraiment hardis. Mais la glace la plus fréquentée, à Vienne, est celle du Belvédère. Elle est, cependant, étroite et encombrée; c'est ce qui a accoutumé les Viennois à se satisfaire de cercles imparfaits, de pas ébauchés.

Les Anglais ont fait du patin un art fini. Ils patinent en redingote, ce qui ne les rend ni moins



8 ET 9.—TOILETTE DE PATINEUSE.

roides, ni moins gourmés. Ils réussissent admirablement les pas raccourcis et ont pour habitude de figurer avec leur *stick* au-dessus de leur tête, les pas que leurs patins exécutent. A Londres, les accidents du patin ont fourni l'occasion d'une police industrielle assez singulière. Dès que les bassins des

parcs sont solidifiés, les sportsmen de la glace accourent et chacun brigue l'honneur de déflorer le cristal vierge et fragile. D'être imprudent, personne n'y manque, et les accidents n'y font pas défaut. L'industrialisme s'en est mêlé, et sur les berges sont établis des sauveteurs qui surveillent les té-

méraires, repêchent les victimes, et battent monnaie du courage et du dévouement qu'ils déploient dans l'affaire.

En France, soit dans la capitale, soit dans les provinces, surtout depuis peu, on patine spontanément, et les Français apportent à cet exercice l'agilité et les dispositions gymnastiques qui les caractérisent. Le Parisien surtout patine avec élégance et grâce, malgré le peu de temps qu'il peut consacrer à cet art qui exige une pratique précoce. Des difficultés, le Parisien n'en connaît pas. Tout ce qui se fait à l'étranger, il l'exécute; seulement il pratique plus en grand, et n'est à l'aise que sur de vastes glaces où il puisse déployer son jeu un peu théâtral et faire miroiter son costume un peu trop à effet.

Les étangs de la Glacière étaient autrefois le rendez-vous de la mode; on y jouissait parfois d'une glorieuse virginité; quand un bassin était crevassé, on passait à un autre. Ces bassins sont aujourd'hui amoindris, incommodes, désertés. On n'y rencontre que des glisseurs, des sellettes et des débutants.

Les bassins de la Villette, de la Gare et du canal de l'Ourcq, présentent un cours étendu et de belles glaces; mais ils ont été l'occasion de trop d'hécatombes pour qu'on les visite de longtemps sans panique importune.

Les magnifiques bassins de Versailles sont très visités; l'espace y est immense, et ils sont en consé-

quence propices aux élans de toute volée, aux gigantesques *dehors*.

Le lac d'Enghien, cette miniature de la Suisse, est le bassin le plus admirable, le plus artistement agencé que puisse rêver le patineur. Il est plus rapproché et plus spacieux encore que les bassins de Versailles; mais la mode parisienne ne l'a pas élu.

Le Bois de Boulogne a eu ce privilège. Sa glace est large, l'administration y est pleine de sollicitude; grâce à elle, l'espace est net, propre, toujours débarrassé et balayé. Quand la glace ne présente pas assez de consistance, les surveillants écartent les téméraires; les sellettes sont sévèrement éloignées. Les glisseurs sont l'objet d'une attention toute particulière. Par une sage prévision, on ménage une nappe d'eau qui, le soir, est versée sur la glace, de manière à l'arroser et à la recouvrir de la hauteur d'un pouce sur toute la surface; cette eau se congèle pendant la nuit et rend à la glace sa force, son élasticité, sa virginité, sa consistance.

On patine en Espagne, à Madrid notamment. Les étangs du Retiro forment de magnifiques bassins, et sont spécialement consacrés aux exercices d'hiver. Au reste, toute l'Espagne regorge de sportsmen qui patinent fort artistement, et qui mieux est, en musique: l'orchestre vibre tout entier aux doigts des patineurs, et le cliquetis des castagnettes accompagne les pas; mais les glaces de Madrid ne durent souvent que l'espace d'un matin

DE LA BEAUTE PARFAITE.

Quatre choses concourent à faire une beauté parfaite: le coloris, la proportion des traits, l'expression et les grâces.

Un beau mélange de rouge et de blanc, fondus ensemble, en sorte, néanmoins, que le blanc semble dominer, voilà la plus belle couleur de chair. La pudeur et la candeur donnent au coloris son vrai ton.

La beauté est inséparable de la santé et de la jeunesse: cet embonpoint fleuri du bel âge, qui vient de la bonne constitution du corps, est le plus aimable; mais la moindre maladie flétrit le teint le plus vermeil.

Le coloris, loin d'être partout égal, doit avoir ses nuances et ses dégradations. Le vermillon des joues doit se blanchir vers le bas du visage. Le blanc du front plus éclatant que partout ailleurs, paraît, en approchant des tempes, légèrement teint de bleu. L'éclat des joues doit être plus riche qu'éblouissant. Rien n'est plus désagréable qu'une enluminure brillante, quoique naturelle. L'incarnat des lèvres est celui d'une rose qui s'épanouit: le tour de la bouche doit être blanc comme de l'albâtre; c'est le seul endroit du visage où la couleur soit tranchée.

Une peau fine, délicate et transparente, est préférable à toute autre, toutes autres choses égales. Une blonde n'est pas à beaucoup près aussi belle

qu'une brune. Un brun vif et clair a encore l'avantage d'être plus propre à l'assortiment des autres couleurs; le rouge paraît toujours plâtre sur un blanc trop éblouissant.

Enfin, la plus grande beauté du coloris, c'est d'être doux, velouté, humide de fraîcheur.

Personne n'ignore combien une grande bouche, un front rétréci, un nez épaté, défigurent une femme.

Mais, sans parler ici de ces défauts trop marqués, il y en a d'autres qui, pour être moins visibles, n'échappent pas aux yeux connaisseurs.

D'abord, toutes les inflexions ou courbures doivent être extrêmement douces et mollement formées: tels sont, par exemple, le passage des côtés du nez aux joues; celui de la lèvre inférieure au menton; la cavité de la fossette ou fourchette au menton; la rondeur du front, qui ne doit être ni trop élevée, ni trop aplati. La ligne ondoyante qui va d'une oreille à l'autre, en passant par les joues et le nez, renferme tous les différents degrés d'inflexion dont on vient de parler; et cette ligne n'a réellement qu'une inflexion précise pour être juste et belle. La grandeur des visages n'y fait rien; car dans les cercles d'inégale grandeur, toutes les portions ou arcs semblables ont une même courbure. Toute ligne qui s'écarte de la juste précision, est plus ou moins belle selon qu'elle s'en éloigne plus ou moins.

La tête doit être d'une forme presque ronde, et plutôt avec l'apparence d'un ovale que réellement telle.

Le front grand, ouvert, poli, bien arrondi, c'est-à-dire également courbé dans les points qui se répondent. Un front bas et rétréci gâte tous les autres agréments.

Les cheveux longs, épais, bien plantés, bien lissés et d'un beau noir de jais ou d'ébène, sont les plus beaux. Les blonds conviennent assez à la première jeunesse.

Les yeux bien fendus, noirs, châains, ou d'un bleu clair ; les grands sont les plus beaux ; les petits ont quelque chose de plus vif et de plus piquant.

Les sourcils doucement courbés en demi-cercle, terminés d'un côté à l'angle extérieur de l'œil, et de l'autre à la naissance du nez. Les noirs sont les plus beaux, mais ils doivent toujours avoir la couleur des cheveux ; le contraste n'est pas supportable.

Les joues fermes, vermeilles, d'un éclat doux et tempéré, qui procède de la fraîcheur du teint, ni trop plates, ni trop élevées : les joues aplaties an-

noncent trop la vieillesse ; les joues élevées ressemblent trop à l'enfance.

Les oreilles courtes, colorées d'un rouge léger.

Le nez droit et bien affilé : le nez camus défigure moins qu'un nez long et recourbé.

La bouche petite et bien coupée, qui, en souriant, forme sur chacune des joues une petite fossette qu'on nomme la fossette des grâces.

Les lèvres ni trop grosses, ni trop grêles ; d'un rouge humide, comme on l'a déjà dit.

Les dents blanches, petites, égales, bien arrangées : leur blancheur ne saurait être trop éclatante ; le ton de l'ivoire le plus blanc est celui qui leur convient le mieux.

Le menton rond et fourchu.

Le cou droit, plein de chair, un peu long ; que la peau en soit blanche, délicate et gracieuse.

La main un peu longue et bien déliée.

Les doigts arrondis, rouges vers les ongles et menus par le bout.

Tel est le chef-d'œuvre de la nature, et l'innocence en est le plus doux charme.

NOUVEAU JEU.

TRES-JOLI JEU DE CARTES NOMMÉ TONTINE, QUI N'EST NULLEMENT CONNU, ET PEUT AMUSER UNE NOMBREUSE SOCIÉTÉ.

(NOTA. Ce jeu peut s'apprendre en un instant.)

Ce jeu se joue avec cinquante-deux cartes Après que chacun a pris un nombre de jetons, comme vingt, dont on fixe le prix, chacun en met trois sur le milieu de la table comme fonds commun. On coupe et l'on met une carte devant chaque personne à découvert : voilà ce qui fait le fonds du jeu. Celui à qui le roi vient, tire trois jetons du fonds, la dame deux, le valet un ; le dix ne tire ni ne paye ; l'as en donne un à son voisin de droite : le deux en donne deux au second joueur au-dessus de lui ; le trois en donne trois au troisième placé au-dessus : à l'égard des autres cartes, elle payent un ou deux au fonds commun, suivant qu'elles sont paires ou impaires, le quatre deux, le cinq un, le six deux, le sept un, le huit deux, le neuf un. Quand un tour est fini, on recommence avec ce qui reste des cartes non distribuées, et l'on fait autant de tours qu'il reste de cartes. On voit que vingt-quatre jetons sont tirés du fonds par les joueurs qui ont les figures, que vingt-quatre circulent, et que trente-six sortent et vont au jeu. Ainsi, à chaque fois que l'on donne tour à tour, il sort douze jetons des mains des joueurs. Quand un d'eux n'a plus de jetons, il retourne ses cartes, et il est mort ; mais il revit souvent très-promptement, attendu que son voisin, s'il lui revient un as, lui donne un jeton ; celui qui est à deux places au-dessus de lui, s'il lui vient un deux, lui en donne

deux, et le trois amené par celui placé à trois places au-dessus de lui, lui en donne trois ; ce qui opère bien des révolutions. A la fin, la poule appartient au dernier à qui il reste des jetons ; mais il y a avant ce temps bien des variations ; et c'est souvent celui qui est mort deux ou trois fois et le joueur le plus désespéré qui l'emporte. Toutes ces variations rendent ce jeu fort agréable.

MANIÈRE DE FAIRE DES BOUTS DE CHANDELLE QUE L'ON PEUT MANGER.

Vous prenez de grosses pommes que vous taillez comme un bout de chandelle. Vous plantez dedans une amende que vous allumez, et qui brûle comme une mèche ordinaire. Ce tour se prépare d'avance, et vous dites à la compagnie : J'ai faim, je vais manger ce bout de chandelle.

MANIÈRE DE RENDRE HIDEUSES TOUTES LES PERSONNES D'UNE SOCIÉTÉ.

Faites fondre du sel et du safran dans de l'esprit de vin ; imbibezen un morceau d'étoffe ou de coton et mettez-y le feu en ayant le soin d'éteindre les autres lumières : alors à cette lueur les personnes blanches deviennent vertes, et l'incarnat des joues et des lèvres prend une couleur d'olive foncée.



No. 1.



No. 7.



No. 3.



No



No. 5.



No. 6.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DES PATRONS.

Des. 8 et 9 TOILETTES DE PATINEUSE.

Toilette de bal publiée dans le dernier numéro de l'Album :

I. CORSAGE DÉCOLLETÉ DE LA TOILETTE.

- 1. Fig.—Devant (A, B, C, D, *)
- 2. Fig.—Petit côté. (C, D, E, F, G, 1.)
- 3. Fig.—Dos. (A, B, E, F, G, X 1.)
- 4. Fig.—Manche.

BERTHE POUR TOILETTE DE BAL.

- 5. Fig.—Devant de la berthe. (H.)
- 6. Fig.—Epaulette. (H, I.)
- 7. Fig.—Dos de la berthe. (H.)

VII. CASAQUE EN UCLOURS FLOCONNÉ DE NUANCE BLONDE.

- Allon-ger. } 26. Fig. Devant. (4, 5, 6*) X—X—X—X—
- 27. Fig.—Petit côté. (6, 7, 8, 9.) } —X X—
- 28. Fig.—Dos. (4, 5, 8, 9.)
- 29. Manche.

Patron de la casaque, dessin 1.

1. La jupe en drap de France marron, est garnie de quatre volants superposés, découpés en dents rondes et tous surmontés d'une tête. Chaque volant a $\frac{3}{4}$ de pouces de hauteur. La casaque, en velours floconné de nuance blonde, se coupe sur les figures 26 à 29. On doit ajouter au bord devant de la fig. 26, 10 pcs. et au bord de côté 3 pcs. en suivant la



No. 2.

direction de la flèche. Après avoir réunie les différentes parties, on entoure la casaque d'une frange en soie marron, dont on cache le bord supérieur par une passementerie se terminant par des dents rondes. Puis on pourvoit les devants de brandebourgs, qui ferment la casaque et qui se composent de cordes en soie, terminés par des feuilles de trèfle. Une garniture de plumes marron borde l'encolure et le bas des manches; celles-ci sont encore ornées de passementerie et de glands. Toque à fond mou en drap de France marron, entourée d'une garniture de plumes et ornée d'une aile de plusieurs tons brun.

2. La robe est en drap gris ardoise-clair. La première jupe se termine par un volant plissé de 12 pouces de hauteur, dont la naissance est dissimulée sous la deuxième jupe, dentelée à son contour inférieur et lisérée de velours noir, la même garniture se répète encore une fois. La casaque, en velours noir bordée tout autour de fourrure, et serrée à la taille par une ceinture en cuir avec boucle en argent oxydé, se coupera sur le même patron que la casaque qui précède, en biaisant les devants à partir de la taille et en les complétant par un petit tablier. Le devant doit se fixer au tablier à l'aide de crochets et d'œillets; l'autre bord du tablier est cousu en dessous du devant gauche. Toque à pointe en velours bordée de fourrure. Manchon de la même fourrure doublée de satin gris clair.

Des. 3 et 4 PALETOT EN VELOURS DRAP BLEU INDIGO
VOIR LES PATINEUSES.

17 et 18

8. Fig.—Devant. (K, L, M, N, R.) —X—
9. Fig.—Petit côté. (M, N, O, P.)
10. Dos.—Dos. (K, L, O, P, T.)
11. Pèlerine. (R, S.)
12. Capuchon. (R, S, T, U, V.)

Le paletot, flottant devant, demi ajusté derrière, est fendu au milieu du dos depuis son bord inférieur jusqu'à la taille. Une pélerine fendue, recouverte d'un capuchon pointu, complète le paletot. On coupe les devants, les petits côtés et le dos d'après la fig. 8 à 10; la pélerine, d'après la fig. 11; et le capuchon d'après la fig. 12; le revers du capuchon se trouve marqué par une ligne sur la fig. 12. Les manches à coude peuvent se tailler d'après l'un de nos nombreux patrons des numéros précédents. Après avoir coudé toutes les parties, on les assemble en rapprochant les chiffres pareils. On double le capuchon de reps de soie noir, sur lequel on pose, en ligne perpendiculaire, des bandes de fourrure. Les mêmes bandes mais un peu plus larges, bordent tous les contours du paletot, qui sont encore garnis de galons et de cordes, les dernières dessinant de petites dents rondes et sur le capuchon, un entrelacement suivi d'un gland. Des cordes pareilles, terminées par des glands, joignent la fente de la basque du paletot. La garniture des manches remonte jusqu'au coude, en simulant une ouverture.

Des. 2. TOILETTE DE CONCERT.

CORSAGE A BASQUES EN VELOURS

22. Fig.—Devant. (u, v, y, z.)
23. Fig.—Premier petit côté. (x, y, z, 1.)
24. Fig.—Deuxième petit côté. (z, 1, 2, 3.)
25. Fig.—Dos. (u, v, 2, 3.)

Le corsage à basque est en velours mauve, de même que la seconde jupe, qui fuit sur une première jupe en moire blanche. La basque et la seconde jupe sont garnies d'un volant de point de Bruges, fixé par un triple liséré en moire mauve et blanche et reposant sur un volant en moire mauve francé et découpé. Le corsage, décolleté en carré devant et derrière, se coupera d'après le patron du corsage montant (voir les fig. 22 à 25), en suivant la ligne qui s'y trouve marquée pour l'encolure carrée. Il est orné de bretelles, fixées au tour de la taille sur chaque devant par des nœuds de moire blanche et réunie derrière sous un seul gros nœud pareil; ces bretelles se composent d'un entre-deux de dentelle, d'un double volant de dentelle et de moire mauve. Les manches longues, en gaze blanche, sont serrées par un bracelet mauve et garnies d'un volant de dentelle. Rubans mauve dans la coiffure.

2. TOILETTE DE DINER.

La tunique, en velours noir, se drape des côtés par de gros nœuds de satin noir; elle est dentelée, lisérée de satin et entourée d'un volant de Chantilly. Cette tunique forme corselet à petites manches sur un corsage de tulle blanc tout bouillonné et garni de point d'Angleterre. Manches longues bouillonnées et garnies de même. Coiffures de roses et de dentelle.

Des. 6. TOILETTE POUR FILLETTE DE 11 A 14 ANS.

13. Fig.—Devant. (X, Y, Z, a.)
14. Fig.—Petit côté. (Z, a, b, c.)
15. Fig.—Dos. X, Y, b, c.)
16. Fig.—Manche.

Premier jupon uni et demi long, en velours noir; second jupon pareil, plus court et fendu au bas à distances régulières; ces larges dents carrées sont contournées d'une bande en petits gris. Le corsage à basque courte et ronde devant, plus longue et ronde derrière, se coupe d'après les fig. 13 à 15, la manche juste, d'après la fig. 16. On fait la pince devant, puis on assemble les différentes parties, en rapprochant les chiffres pareils; on pose une bande en petit gris autour de la basque et sur le haut du corsage, la bande simulant une petite pélerine échan-crée derrière. Les manches sont bordées de la même bande, qui se répète aussi sur le manchon en velours. Chapeau rond, entouré de petit gris, avec un grand nœud de moire derrière. Bottines de velours.

Des. 5. COSTUME D'HIVER POUR PETIT GARÇON DE 6
A 10 ANS.

HABILLEMENT GARNI DE FOURURE POUR PETIT
GARÇON.

DESSIN 34.

17. Fig.—Devant. (d, e, f, g, h, i.)
18. Fig.—Plastron. (h, i.)
19. Fig.—Dos. (d, e, f, g, k, *)
20. Fig.—Manche.
21. Fig.—Pantalon. (i, m, n, o, p, r, s, t, X. 2-5.)

La veste polonaise, en drap bleu marin, se garnit d'astrakan gris et forme un plastron, orné de brandebourgs bleus et de fourragères, rattachées sur l'épaule gauche. On coupe la veste d'après notre patron, on

fait les coutures et on monte la manche, coupée d'après la fig. 20. Le pantalon, de l'étoffe pareille à la veste, se coupe d'après la fig. 21. Il est serré sous les genoux par un élastique et bordé des côtés d'une bande d'astrakan. Bonnet assorti au costume. Bottes hautes.

Des. 7 SAC POUR LINGERIE.

VIII. SAC POUR LINGERIE, Dessin 35.

30. Fig.—Huitième partie du sac.

La partie inférieure du sac se fait en piqué gris, la partie supérieure en nanzouck blanc. On coupe, en piqué, 4 morceaux entiers d'après la fig. 30,

suivant le milieu, et 8 lambrequins, faisant une seule pièce, d'après le numéro 3, qui représente la moitié d'un lambrequin. La broderie s'exécute avec de la grosse soutache blanche; on entoure le centre, dont notre dessin 4 donne la moitié, d'un simple entrelacement. La partie supérieure du sac a 8 pcs. de longueur; on donne en plus quelques lignes, d'étoffe pour l'ourlet, au milieu duquel on fait une couture, pour former une coulisse. La largeur de la partie supérieure s'harmonise avec celle du bord supérieur de la partie bordée, les pointes des lambrequins, les angles, ainsi que la pointe du sac, sont ornés de glands en coton blanc.

COURRIER DE LA MODE.

Le bonhomme Janvier est arrivé les poches pleines de joujoux, les mains remplies de bonbons et de cadeaux; Joli moment, vite enfui, mais plein de souvenirs riants et de promesses couleur de rose pour l'année que nous commençons. Gardons-nous de toucher à la tradition du nouvel an, elle seule résiste au progrès de *décivilisation* qui s'accroît si fort.

Janus avait deux visages. Janvier en a deux aussi: l'un qui rit, visage des gens heureux, recevant de belles étrennes et en offrant de non moins belles; l'autre qui pleure, celui-là tourné du côté des déshérités, des oubliés, des pauvres et des *joueurs de billards*.

Si l'on en excepte le *Jour de l'An* même, Janvier a eu le soin jusqu'à présent de nous montrer que son mauvais visage. Quel affreux cortège de neige et de froid.

Est-ce à dire, chères lectrices, que tout plaisir nous soit désormais ravi, et que, durant ces longs mois, nous soyons condamnées à rester privées de douces émotions?

Oh! que non! Chaque saison a ses privilèges; chacune offre à la famille des joies intimes qui, pour être de genres divers, n'en sont pas moins réelles.

Lorsque le froid sévit, que la bise souffle, que les pavés des rues se couvrent de neige, n'avons-nous pas les veillées?

Je n'entends point parler des réunions mondaines, où le cœur trouve rarement sa part, mais des réunions intimes, de celles où, près d'un bon feu qui flambe, on travaille à de charmantes broderies, devisant de mille choses intéressantes, prêtant l'oreille à un suave morceau de musique ou à une bonne lecture.

Quel charme on éprouve à se sentir bien abrité et entouré de personnes sympathiques et affectueuses! L'esprit vient naturellement, et le rire joyeux fait s'épanouir les lèvres et les cœurs.

Je me plais à vous voir ainsi, mes jeunes lectrices.

En attendant l'heure de se coucher, les enfants vous distraient par leur babil naïf. Je suppose la famille groupée autour d'une lampe qui répand sa vive clarté sur une table. *L'Album* est arrivé dans la journée; mais à peine a-t-on eu le temps d'y jeter un rapide coup-d'œil. Maintenant on a une soirée entière pour lire le texte et examiner les annexes; on l'ouvre avec satisfaction:

—Voyons! qu'apporte-t-il de nouveau?

Oh! les charmants patrons!

Chacun veut la voir; on se la passe, on la commente, on l'admire, on choisit un modèle pour le costume qu'on veut confectionner. Il n'est pas jusqu'au bébé, grimpé sur les genoux de sa maman, qui ne donne son avis:

—Tu me feras un chapeau comme ça, n'est-ce pas?

—Oui, mon chéri.

Et le bambin est heureux.

—Mais consultons le courrier. Que dit-il? Lui aussi va, sans doute, nous renseigner sur quelques jolis costumes.

Chères amies, je suis dans l'embarras. Il y a peu de choses à noter, si ce n'est la fièvre des bals.

On entend généralement par bal une réunion d'hommes et de femmes dont les uns dansent et les autres regardent danser. La forme des invitations varie selon les temps et le monde: la plus usitée est encore celle-ci: M. et Mme X... prient M. et Mme *** de leur faire l'honneur de passer la soirée chez eux tel jour, telle date. Dans le bas de la carte d'invitation, les mots sacramentels: *On dansera*.

Autrefois, on mettait sur les billets de ce genre: *il y aura un violon!* C'était fort modeste, car le violon cachait le plus souvent un orchestre complet.

Tout n'est pas plaisir dans un bal, et pour ceux qui le donnent, et pour ceux qui l'acceptent, mais ne nous occupons que de ceux-ci. Pour les femmes, quel souci! quelles combinaisons! quelles inquiétudes leur donne la toilette à choisir et à faire confectionner! Pour les hommes, que de notes à payer!.. cela vient après.

Dans aucun lieu, l'esprit n'est plus rare qu'au bal. Les hommes, les danseurs, j'entends, n'ont rien à reprocher aux dames sous ce rapport, car ils sont aussi insignifiants qu'elles. On n'entend pas autre chose que: *Le bal est délicieux; l'orchestre est excellent; votre toilette est charmante; oh! qu'il fait chaud!*

Si l'homme ne danse pas, s'il ne joue pas, il faut admirer sa patience et son abnégation, car il supporte une véritable corvée, et sa femme ou sa fille doit lui en savoir un gré infini. J'ajouterai même qu'elle ne doit pas la lui imposer trop souvent.

Un grand bal est souvent beau et magnifique, éblouissant même, mais fatigant la plupart du

temps. On ne s'amuse vraiment que dans les réunions intimes, alors que tout le monde se connaît, qu'on n'est tenu ni à une grande étiquette, ni à faire des frais de toilette.

Une maîtresse de maison, quelle que soit l'importance de la soirée qu'elle donne, doit toujours inviter un plus grand nombre de cavaliers que de danseuses, l'animation de sa fête en dépend. Si elle a eu le soin d'avoir un brillant éclairage, de mettre des fleurs partout et de soigner ses rafraîchissements, on trouvera sa soirée charmante; et si elle a eu le bon goût de s'habiller simplement, on la trouvera fort aimable.

Les toilettes de soirées deviennent aussi plus logiques, et partant plus sages. Plus de lourde soie, de velours ou d'étoffes massives: la gaze, le tulle, le crêpe, la tarlatane, le crêpe lisse, voilà ce qui a la vogue cette année pour les soirées dansantes. Le rose, le vert, le bleu turquois, le vert-lumière, ornements de passementeries blanches, formant des dessins de fleurs, sont généralement adoptés de préférence à toute autre nuance. Peu de fleurs pour coiffures, mais en revanche des perles en quantité, et la réapparition de plumes marabouts ou frisées. Pourquoi? Demandez à la plus capricieuse de toutes les divinités, la mode. Beaucoup de dentelles blanches aussi. Rien n'est plus élégant, plus distingué, plus riches que les hautes dentelles posées avec goût sur des robes de crêpe lisse, de gaze crêpée, ayant un dessous de taffetas. Les plumes frisées accompagnent à ravir l'édifice de la coiffure, et lui donnent un certain *flou* qui en complète l'harmonie. Le tulle blanc orné de rouleaux de satin, disposé en volants, en tunique, en draperies, est d'un effet ravissant sur des transparents de satin.

Les costumes des mamans ou des dames qui ont abdiqué les plaisirs de la danse, restent à peu près les mêmes quant aux étoffes. Ce sont toujours le velours ou la grenadine noire, la grenadine sultane, ayant des dessous de couleur et agrémentés de ruches ou de rubans de pareille nuance.

Voici, mesdemoiselles, une vieillerie rajeunie. Je ne sais si quelqu'une de vous, exhumant les reliques de quelque aïeule, a fait la découverte d'une espèce de garde-boue appelée *socque*? Eh bien! voilà que l'on cherche à remettre en usage ce genre de chaussure remplacé par les caoutchoucs, qui sont malsains, paraît-il, mais surtout très-incomodes à ôter.

La socque articulée produit un petit bruit sec, désagréable peut-être aux gens nerveux ou vaporeux; mais elle a l'avantage de laisser la bottine parfaitement à l'abri de l'humidité. Le talon s'enclasse dans le bois creusé à cette effet, et l'aplomb du pied se maintient à l'aide d'une traverse en cuir ou en élastique. Plusieurs médecins, dit-on, ayant interdit l'usage des caoutchoucs comme dangereux pour les enfants, nous vous signalons comme une bonne fortune la résurrection de la socque qui arrivera probablement à Montréal au printemps, car elle est en pleine floraison à Paris.

La lingerie de ville est toujours à peu près la même et je ne vois rien de nouveau à vous signaler, la lingerie du soir devient de plus en plus élégante et je vous citerai comme nouveauté des devants de gilet Louis XV en mousseline richement brodée et garnie de dentelle; ces devants de gilet se posent sur transparents rose, bleu, mauve, vert tendre, mais, etc., etc., suivant la nuance de la toilette.

Les robes légèrement ouvertes en châle sont garnies de gros ruchés de mousseline rehaussés de petite dentelle, ou d'un volant de mousseline très-brodée et largement dentelée.

Sur les robes de soie on commence à voir de grands cols cavaliers ou mousquetaires, soit en mousseline brodée, soit en point ou en guipure antique.

Les manchettes du même style et de même broderie conséquemment, se posent sur la manche et s'y fixent par des nœuds de velours ou de rubans assortis à la toilette.

Les corsages de mousseline et de dentelles se mettent sous les corselets de velours ou de satin, ces corsages bouillonnés ou entrecoupés d'entre-deux sont charmants pour jeune femme et jeune fille.

Ce qui fait haute, très haute nouveauté, c'est le moire antique. Toutes les grandes maisons de couture commencent à l'employer. Autant elle a été dédaignée et reléguée, autant elle va avoir de succès et de vogue. Toute mode qui disparaît est toujours sûre de revenir dans d'autres conditions d'élégance. Les nouvelles robes de moire antique sont de forme princesse et marquise. Il s'en fait même quelques-unes en fourreau rappelant le style Empire, qui ne manquent ni de distinction ni de cachet, quand la femme qui les porte est bien faite et élégante naturellement.

JEANNINE.

RÉBUS.

